

Magellan,

Le premier Tour du monde

Il primo Viaggio intorno al Mondo

Unang Pagdayo Sa Pinas

At Unang Pag-ikot Sa Mondo

Relacion del primer viaje arrededor del Mundo



Feuilleton radiophonique

de Dominique Blumenstihl et Edoardo Flaccomio

D'après la chronique d'Antonio Pigafetta (1491-1534)

Compagnon et Lieutenant de Fernão de Magalhães (1480-1521),

le carnet de bord du pilote Francisco Albo et les lettres de Fernão de Magalhães

Réalisation : Olivier Verger

Produit avec le concours

de l'Ambassade des Philippines à Paris

www.magellan-magalhaes.com

© Sacd

Historique

Fernand de Magellan

Sabrosa 1480 - Philippines 1521

Avec une flotte de cinq navires et 237 hommes, Fernão de Magalhães part le 10 août 1519 de Séville. Ses bateaux voguent vers le port de San Lucar de Barrameda. Là, ils sont approvisionnés et vérifiés pour la dernière fois avant le grand voyage. La cargaison se compose de farine, haricots, lentilles, riz, 570 livres de porc, 200 tonneaux de sardines, 984 fromages, 450 cordons d'ail et d'oignon. 1512 livres de miel, 3200 livres de raisins secs. Pour le moral des marins, du Xeres.

Le 20 septembre 1519, à l'aube, après avoir passé en revue l'équipage qu'il a fait recruter, comme c'en était l'usage, dans les ruelles ou les tavernes, au son des coups de canons, il ordonne à sa flotte de quitter San Lucar. Magellan rêve-t-il de trouver ce passage vers l'ouest qui le mènerait vers l'Asie ?

Trois mois plus tard, le 13 décembre 1519, les navires atteignent ce que l'on appellera la baie de Rio de Janeiro. Les équipages se ravitaillent et procèdent aux réparations. Les habitants de ces terres se montrent doux et amicaux, mais n'en sont pas moins... cannibales. Les marins découvrent de nouveaux fruits comme les ananas ou les "batates" et la canne à sucre. Il y vivent des moments paisibles, se divertissant avec les jeunes filles locales qu'ils achètent (eh oui) pour peu.

Début janvier 1520, Magellan, ayant repris la mer, vogue vers le sud en longeant les côtes brésiliennes et croit avoir trouvé le passage tant recherché. Ce n'est qu'illusion. Il faut descendre plus encore, vers les eaux froides de l'Antarctique. Une mutinerie se déclare, fomentée par Juan de Cartagena, grand d'Espagne. Magellan y met un terme : mutins décapités, poignardés, écartelés.

Magellan découvre une baie inconnue. Il lui donne le nom de Baie de San Julian. La flotte installe ses quartiers d'hiver pendant cinq mois en ce lieu inhospitalier. Reprenant la mer, l'un des navires part en exploration mais fait naufrage. Magellan décide de poursuivre son voyage quelques soient les conditions climatiques. Il découvre le détroit qui porte son nom, donnant sur l'Océan Pacifique. Il nomme *Terre de Feu* les territoires de la côte, en raison des nombreux feux allumés par les populations locales.

Une seconde mutinerie se déclenche. En effet, l'un des navires, le San Antonio, rebrousse chemin toutes voiles en direction d'Espagne.

Pour les autres navires, l'Océan s'ouvre. Le scorbut fait son apparition. Une vingtaine d'hommes en meurent. Le 6 mars 1521, la flotte atteint les îles des Mariannes, trois semaines plus tard, les Philippines.

Grâce à son fidèle domestique, Enrique de Malacca, qui connaît la langue des indigènes, Magellan noue amitié avec Humabon, le roi de l'île Cebu. Ce dernier se convertit à la religion catholique, ainsi que la population. Les îles se lient d'amitié avec Magellan, à l'exception de Mactan dont le roi Lapu-Lapu ne se laisse ni séduire ni impressionner. Défié, Magellan débarque sur l'île de Mactan. Mortellement blessé lors du combat, il meurt le 27 avril 1521.

Privés d'un nouveau navire, *la Conception*, les équipages reprennent la mer et atteignent les Moluques le 6 novembre 1521. Les marins s'y reposent et achètent des épices. Les deux derniers navires de la flotte quittent ces îles le 27 décembre 1521. L'un des navires, *la Trinidad*, présente de graves avaries. Seule *la Victoria* poursuit son voyage de retour. Commandé par Sebastian Del Cano, le navire traverse l'Océan Indien, remonte vers l'Europe en longeant les côtes africaines. Les

marins ne sont plus qu'une trentaine quand ils abordent les îles du Cap-Vert où 13 d'entre eux sont faits prisonniers par les Portugais.

Le 6 septembre 1522, les dix huit derniers survivants européens et trois indiens arrivent dans le port de San Lucar, en Andalousie...

Cette expédition a accompli le premier tour du monde. Elle a permis de confirmer la rotondité de la Terre, la possibilité de joindre l'Orient par l'ouest et le fait que l'Amérique soit bien un continent à part. Mais plus précieux encore que les trois cent quintaux d'épices que Del Cano rapporte du voyage, le chroniqueur Antonio Pigafetta, jeune sous-lieutenant italien embarqué à bord du vaisseau-amiral, revient avec le récit de cette prodigieuse épopée dont il a quotidiennement consigné les notes dans un précieux carnet de bord...



Magellan (1480-1521)



Les précieuses épices

D'un point de vue strictement économique, le moteur principal de l'aventure qui conduit Magellan à accomplir son tour du monde est la quête des épices (poivre, safran, musc, cannelle, etc.). En provenance des Indes, des Célèbes, de Bornéo, de Sumatra et des Moluques, ces denrées sont prisées sur les tables raffinées d'Europe, mais leurs prix sont prohibitifs depuis que les Turcs contrôlent la Méditerranée orientale.

Ces épices, toutes les nations européennes s'y intéressent. Venise et Gênes en font le commerce avec les ports d'Alexandrie et de Constantinople. Le roi d'Angleterre Henri VII envoie Giovanni Caboto, que les Anglais appellent John Cabot, qui estime que l'on peut, par le nord de l'Amérique, atteindre les Indes – expédition qui le mène aux froids rivages de Terre-Neuve. Les Catalans en importent depuis Beyrouth ou la Syrie; les Portugais choisissent la voie africaine, s'établissent à Calicut, Goa et Ormuz, puis à Malacca en 1511. Ils atteignent les Moluques en 1512: Lisbonne devient la capitale européenne des épices.

L'année suivante, Vasco Núñez de Balboa découvre les *Mers du Sud*. Est-il possible d'éviter le long chemin contournant l'Afrique ? Les navigateurs espagnols, portugais et anglais, cherchent le passage le long des côtes de l'Amérique septentrionale. Comme ses contemporains, Magellan pense que les continents sont de gigantesques îles, et qu'en longeant la côte du Nouveau Monde vers le sud, il trouvera le passage vers l'autre mer. Ces explorations s'inscrivent dans le cadre légal des ordonnances fixées à l'Espagne et au Portugal par le souverain pontife Alexandre VI (1493) et par le traité de Tordesillas (1494): les deux nations rivales se partagent le monde, la frontière qui délimite leurs espaces respectifs passe à 370 lieues à l'ouest du Cap Vert, en plein Océan Atlantique. Rien n'étant précisé quant à l'«anti-méridien», les Espagnols s'estiment autorisés à prendre possession des îles aux Epices dont les coordonnées ne sont pas clairement établies.

Magellan

Fernão de Magalhães est né en 1470 ou 1480 au Portugal, dans une famille de petite noblesse. Orphelin à l'âge de 11 ans, il devient page de la reine Leonor de Lancaster. Est-ce le spectacle de l'escale que fit Christophe Colomb à Lisbonne en mars 1493 qui éveille son désir d'aventures ?

Il acquiert une solide expérience de marin en naviguant autour de l'Afrique (Tanzanie, Mozambique, Kenya, Madagascar) sous les ordres du premier vice-roi de l'Inde Francisco de Almeida en 1505, de Nuno Vaz de Pereira en 1506 et du général Diego Lopes de Sequeira en 1508. Il prend part à de rudes combats contre les indigènes au cours desquels il sauve la vie de Sequeira et de Francisco Serrão. Il participe, avec le nouveau vice-roi Afonso de Albuquerque, à la conquête de Goa – capitale de l'Inde portugaise de 1510 à 1961 – et de Malacca, qui restera sous la bannière du Portugal pendant 130 ans.

Revenu au Portugal, il s'engage dans la grande expédition africaine de Jaime de Braganza (1512-1514) : il est blessé au Maroc et accusé d'irrégularités dans le partage d'un butin. Le roi Dom Manuel lui refuse honneur et récompense. Il tombe en disgrâce.

C'est alors que Magellan reçoit des nouvelles de son ami Francisco Serrão, établi aux Moluques et qui le presse de venir le rejoindre. N'obtenant rien de son pays, le Portugal, il se rend à Séville, en compagnie de son compatriote le cosmographe Ruy Faleiro, avec qui il rédige son projet de *découverte des îles des Épices* destiné au roi d'Espagne. Là, il fait la connaissance d'un autre Portugais, Diego de Barbosa, titulaire du prestigieux titre d'Alcalde des Arsenaux de Séville, qui lui donne la main de sa fille Beatriz, l'introduit à la *Casa de la Contratación* dont l'inspecteur principal, Juan de Aranda, lui apporte son aide. Son beau-père lui obtient une audience royale à Valladolid en janvier 1518. C'est ainsi que sont signées des *capitulaciones* entre Charles Ier et les deux requérants.

Le Portugal voit d'un mauvais œil cette concurrence : l'on songe à éliminer physiquement le navigateur. L'Espagne, pourtant engagée dans le projet, redoute l'entreprise en raison de l'origine portugaise de son initiateur.

La traversée de l'Atlantique

La flotte comprend cinq navires, *Trinidad* (110 tonneaux), *San Antonio* (120 tx), *Concepción* (90 tx), *Victoria* (85 tx) et *Santiago* (75 tx), sur lesquels embarquent 237 hommes, dont la plupart (139) sont des Espagnols, principalement andalous, basques, castillans et galiciens. Mais l'on compte également 41 Portugais, 21 Italiens, 19 Français, des Flamands, des Allemands, des Noirs et deux Malais, esclaves de Magellan, destinés à servir de «truchements» (interprètes) aux îles des Épices.

Après avoir juré loyauté au roi et reçu l'étendard royal dans l'église de Santa María de la Victoria à Séville, Magellan appareille le 10 août 1519 et se dirige vers les Canaries où il fait une brève escale avant d'entreprendre la traversée de l'Atlantique.

Tout le voyage est marqué par un climat de défiance qui dresse les Espagnols contre leur commandant portugais. La flotte touche le continent américain à la fin décembre près de l'actuelle Recife, au Brésil, et entreprend de longer la côte vers le sud, entrant dans toutes les baies pouvant évoquer l'ouverture du passage recherché.

La quête du détroit

Fin mars 1520, Magellan décide d'hiverner dans la baie de San Julián, par 49° sud, pendant les cinq mois de la mauvaise saison. Il mate une grave mutinerie qui éclate sur trois des cinq navires, au cours de laquelle le capitaine rebelle de la *Victoria*, Luis de Mendoza, est tué. Il fait décapiter un autre des meneurs, Gaspar de Quesada, le capitaine de la *Concepción*, et sans craindre l'autorité des institutions qu'ils représentent, il en abandonne deux à terre : Juan de Cartagena,

l'ancien capitaine de la *San Antonio*, grand d'Espagne et neveu de l'Evêque de Burgos ainsi que le prêtre, Pedro Sánchez de la Reina, qui a pris le parti des mutins.

Ne perdant pas de vue le but de l'expédition, Magellan envoie le *Santiago* explorer une baie voisine. Le bateau fait naufrage, ses hommes réussissent toutefois à regagner San Julián par la terre. C'est à San Julián que les navigateurs voient leurs premiers lamas, ainsi que les fameux Patagons, littéralement, *les hommes aux grands pieds*, d'où le nom de la Patagonie.

Magellan reprend son chemin vers le sud à la fin août 1520. Le temps est exécrable, c'est l'hiver austral. Les navires passent encore deux mois à l'abri, devant l'embouchure du fleuve Santa Cruz. Le 21 octobre, il se trouve devant un cap qu'il baptise des *Onze Mille Vierges*, selon le calendrier catholique qui fête ce jour-là Sainte Ursule et ses onze mille compagnes massacrées à Cologne. Le 1er novembre, la flotte s'engage dans le labyrinthe que Magellan appelle de *Tous les Saints*. Au cours de sa traversée, il aperçoit des feux sur la rive opposée, terre qu'il baptise *la Terre des Feux*. Lors de l'exploration d'un chenal, le pilote du *San Antonio*, le Portugais Estevão Gomes, s'empare de son navire, met son capitaine aux fers et reprend le chemin de l'Espagne, voulant, dit-il, *y apporter la nouvelle de la découverte et revenir avec de nouveaux navires mieux approvisionnés et en meilleur état*.



Le mercredi 28 novembre 1520, les trois bateaux qui restent passent le cap Deseado, «*le Cap du Désir, comme une chose bien désirée et de longtemps*» et entrent dans «*la mer grande et large*», le Pacifique.

La mer du Sud

Magellan met alors le cap sur les îles Moluques, dont il sait, par son ami Serrão, qu'elles se situent sur l'équateur. Une traversée qui prendra presque quatre mois. Le 24 janvier 1521, ils découvrent une petite île qu'ils appellent San Pablo, puis une autre, baptisée Tiburones, «*l'île des Requins*». Il s'agit probablement de l'atoll de Fakahina (Tuamotu, Polynésie française). Quant à la deuxième, c'est sans doute Flint, dans les îles de la Ligne (Kiribati).

La traversée se poursuit, par temps favorable, jusqu'au 6 mars où apparaissent deux petites îles hautes, plus tard appelées les Mariannes : Rota et Guam. Après plus de trois mois de mer – dix-

huit depuis le départ de Séville – l'escale est prometteuse, mais «*les gens de ces îles nous déroberent avec grande adresse et diligence le petit bateau qui était amarré à la poupe du navire du Capitaine.*» D'abord baptisées *Îles des Voiles Latines*, en raison de la forme des voiles utilisées par les rapides pirogues des indigènes, elles prennent le nom peu flatteur d'*Îles des Larrons*.

Les navires reprennent la mer et, le 27 mars, atteignent un archipel encore inconnu, que Magellan baptise «*de Saint-Lazare*», du nom du martyr que l'on fêtait ce jour-là. Ce sont les *îles Philippines*.



Mort de Magellan

Le jour de Pâques de l'année 1521, Magellan fait dire la première messe sur le sol philippin. Un pilote local conduit la flotte jusqu'à Cebu : à la surprise générale, Enrique, l'esclave et serviteur de l'Amiral comprend la langue des indigènes. Le roi Humabón se lie rapidement d'amitié avec l'Amiral. Le dimanche 14 avril, —*nous baptisâmes huit cents personnes*— Humabón reçoit le prénom du roi d'Espagne, Charles. Magellan remet à la reine de l'île une statuette de bois représentant l'Enfant Jésus que lui avait donnée l'archevêque de Séville avant son départ : c'est encore aujourd'hui cinq cent ans plus tard, l'objet d'un culte, dans l'église de Saint-Augustin de Cebú, appelée *Basílica del Santo Niño*.

Grâce à Humabón, dont il devient l'ami inséparable, Magellan obtient l'adhésion de tous les souverains voisins, à l'exception de Lapu-Lapu, roi de l'île de Mactan. Il décide de l'affronter et se rend sur cette île avec 60 de ses hommes. La rencontre a lieu le 27 avril au matin. Elle tourne à la déroute pour les Espagnols qui laissent sur le rivage treize morts dont Magellan lui-même.



Le monument à Lapulapu, photo © H. Morvan, Cebu, Philippines

Après l'échec sanglant subit sur l'île de Mactan, le commandement de la flotte échoit à Duarte Barbosa, proche parent de Magellan. Le nouveau capitaine commet la maladresse de ne pas exécuter le testament de Magellan qui prévoyait qu'à sa mort, Enrique serait affranchi. Ce dernier, refusant de servir quelque nouveau maître, se révolte : étant seul à maîtriser parfaitement la langue des indigènes, il conseille au roi Humabon d'organiser un banquet auquel le nouveau commandant et tous les espagnols seraient conviés. Au meilleur moment du festin, quand les prudences seraient assoupies, sur un signal, tous seraient tués. Seuls quelques marins réussissent à regagner les navires.



Le roi Humabon, dessin de Pigafetta

Avant de prendre le chemin des Moluques, qu'ils savaient proches, les rescapés, trop peu nombreux pour se répartir en trois équipages, brûlent la *Concepción* : il ne reste que deux navires, la *Trinidad*, commandée par João Lopes Carvalho, qui assume également la direction de la flotte, et la *Victoria*, sous les ordres de Gonzalo Gómez de Espinosa – tous les deux avaient quitté à temps le banquet de Humabón.

Moluques

Les deux navires font différentes escales de ravitaillement. Carvalho est destitué par ses compagnons et remplacé par Gómez de Espinosa, Juan Sebastián Elcano devenant capitaine de la *Victoria*. Grâce à des pilotes locaux, le 8 novembre 1521, 27 mois après leur départ de Séville, les deux navires atteignent Tidore, dans les Moluques, les îles des Épices.

Là, ils constatent la présence des Portugais. Francisco Serrão, l'ami de Magellan, qui était devenu conseiller du roi de Ternate, est mort depuis peu. Après avoir acquis une grande quantité de clous de girofles, ils décident de rentrer au plus vite en Espagne. Une voie d'eau s'étant déclarée sur la *Trinidad*, Espinosa décide qu'elle serait calfatée sur place. Ce navire ne reprendra la mer que plus tard, tandis que la *Victoria* tentera seule le retour par la route africaine.

Gómez de Espinosa, commandant de la *Trinidad*

Gómez de Espinosa, alors âgé d'environ 33 ans, originaire de la région de Burgos, avait embarqué sur la *Trinidad* comme grand officier de justice et avait résolument pris le parti de Magellan lors de la mutinerie de San Julián. Il installe la présence espagnole à Tidore, un petit comptoir commercial dont se chargent cinq de ses hommes. Quand les travaux de réparation sont achevés, il décide de gagner les côtes espagnoles de l'Amérique – une gageure car son navire ne peut pas remonter l'alizé, il lui faudra donc aller chercher les grands vents d'ouest qui soufflent dans les hautes latitudes.

Il reprend la mer le 6 avril 1522, passe par les Mariannes à la mi-juillet puis, par 42° nord, subit une tempête qui l'oblige à revenir aux Moluques. Six mois après son départ, et n'ayant plus à son bord que 17 des 50 hommes qu'il avait emmenés, il jette l'ancre à Ternate. Les autorités portugaises le font prisonnier avec tout son équipage – tout comme elles ont fait arrêter les Espagnols restés à Tidore. Navire, cartes, instruments et livres de navigation sont saisis. La *Trinidad* coule peu après au mouillage.

En février 1523, après quatre mois de cachot, il est autorisé à entamer un long voyage vers l'Europe, toujours aux mains des Portugais. Il passe cinq mois dans la prison de Malacca et deux ans dans celle de Cochin (sur la côte de Malabar) avant d'arriver à Lisbonne au milieu de 1526, où il est encore incarcéré pendant sept mois. Il n'est libéré que sur la demande expresse de Charles Quint, qui l'honore en lui accordant une rente à vie, un blason où figurent «*cinq îles et leurs arbres à clou de girofle*» et la charge d'inspecteur «*des navires qui vont aux Indes*».

Le retour de la *Victoria* en Espagne

Juan Sebastián Elcano part sur la *Victoria*, en compagnie de 47 Européens, dont le chroniqueur Antonio Pigafetta, et 13 Indiens. Il fait d'abord plusieurs escales, au cours desquelles un certain nombre de marins désertent, préférant les douceurs de la vie des îles aux incertitudes de ce voyage. Il pénètre dans l'Océan Indien le 12 février 1522, faisant un large détour par les hautes latitudes, les *quarantièmes rugissants*, pour éviter de rencontrer les navires portugais. Il passe Bonne-Espérance le 18 mai et remonte la côte atlantique de l'Afrique.

Le 9 juillet, à court d'eau et de vivres, il se résout à jeter l'ancre aux îles du Cap Vert, déclarant aux autorités portugaises qu'il revenait d'Amérique. Mais il est trahi par les bavardages de l'un de ses marins qui dévoile, lors de l'escale, qu'il appartient à la flotte de Magellan que les autorités portugaises recherchent depuis près de trois ans. Les treize hommes descendus à terre sont arrêtés par les Portugais qui tiennent à garder l'exclusivité des Moluques. Les autres, restés à bord de La *Victoria* reprennent la mer, cinglent vers l'Espagne, et arrivent à Sanlúcar le 6 septembre 1522. Il ne reste que 21 survivants dont trois Indiens. Le mardi 9 septembre, «*nous, tous en chemise et pieds nus, allâmes, chacun une torche en main, à l'église de Sainte-Marie de la Victoire et à celle de Sainte-Marie de l'Atlantique, comme nous l'avions promis dans les moments d'angoisse.*» Lors de l'escale au Cap Vert, les navigateurs, qui se croyaient mercredi, apprirent qu'«*il était jeudi, ce dont ils furent ébahis... car tous les jours, moi*, rapporte le chroniqueur Pigafetta, *qui étais toujours sain, avais écrit sans aucune interruption chaque jour. Mais... le long voyage avait emporté l'avantage de vingt-quatre heures.* » Jules Verne s'inspira-t-il de cette expérience dans son roman ?

Juan Sebastián Elcano

Né vers 1487 à Guetaria dans la province basque de Guipuzcoa. On a dit de lui qu'il était «quelque peu corsaire», sans doute parce que, lors d'une l'expédition à Oran en 1509, il avait vendu son navire pour se rembourser des dettes que les Finances royales avaient à son égard – ce que Charles Quint lui pardonne après son retour des Moluques. En 1519, il embarque sur la *Concepción* en tant que *maestre* et il semble bien qu'il ait participé à la mutinerie de la baie de San Julián. Quand la *Concepción* est détruite aux Philippines, il s'embarque sur la *Victoria* dont ses compagnons lui donnent le commandement.

De retour en Espagne, il est reçu par Charles Quint à Valladolid. Le roi lui accorde un blason sur lequel on pouvait voir le globe terrestre surmonté de la devise en latin «*primus circumdedisti me*» («C'est toi qui le premier m'as contourné»).

Son prestige et son expérience lui valent de siéger, aux côtés d'autres grands noms de la mer, comme Hernando Colón, Sebastián Caboto ou Américo Vespucci, au sein de la réunion qui se tient à Badajoz en avril-mai 1524, pour déterminer si les Moluques sont en territoire portugais ou espagnol. Il participe encore à l'expédition que Charles Quint décide d'envoyer dans les îles des

Épices, sous le commandement de García Jofre de Loaísa, comme capitaine de l'un des sept navires qui partent de La Corogne le 24 juillet 1525. Après la mort de Loaísa, le 30 juillet de l'année suivante, en haute mer, il prend la direction de la flotte, mais il meurt à son tour cinq jours plus tard, probablement du scorbut et d'épuisement. L'Espagne honore sa mémoire en donnant son nom au bateau-école de sa Marine Nationale.

D'après une étude de Annie Baert
Agrégée d'espagnol. Docteur en études ibériques.

La production radiophonique

Concepts de l'adaptation radiophonique

„*Or, Gloire, Evangile*“. Ce sont là les trois mots d'ordre — dont l'ordre est assez singulier — des Conquistadores.

Le cas de Magellan est pourtant spécifique : il n'est ni assez commerçant, ni assez vaniteux pour que son initiative puisse être considérée sous aucun de ces deux premiers aspects. Et tout en étant sensible à ce qui relève de la foi et de la piété, il n'est guère prosélyte.

La quête de l'argent, du pouvoir, des honneurs?

Riche, il aurait pu le devenir aisément, s'il s'était lancé dans le négoce des épices lors de ses voyages de jeunesse dans les Indes. Fortuné, il le serait resté, s'il s'était contenté d'être l'époux de Doña Beatriz, la fille du richissime et puissant alcalde de l'Arsenal de Séville. Quant à nourrir l'orgueil ou la vanité, ses titres de gloire acquis à Malacca, lorsque jeune officier il servait sous les ordres du Vice-roi d'Albuquerque, lui valaient un prestige sans égal jalosé par la noblesse d'Espagne et du Portugal.

Était-il animé d'un mysticisme religieux ? Certes il était pieux, du moins affiche-t-il cette prudence en ces temps inquisitoriaux : convertir le monde à „la vraie foi“ est une promesse qu'il fait à l'Evêque de Burgos, mais c'est sans hésitations, et bravant l'autorité qu'inspire le personnage, qu'il débarquera Pedro Sanchez de la Reina, le prêtre de l'expédition, compromis dans la mutinerie fomentée par Juan de Cartagena, Grand d'Espagne et neveu du dit évêque...

Ce serait donc tenir Magellan en piètre estime si l'on réduisait sa légende au cliché du Conquistadore. La croyance — car c'en est une — que nourrit l'histoire conventionnelle à son égard est assez désuète selon laquelle la motivation essentielle de ce génial marin ait pu être celle d'un marchand de poivre, de girofles et d'hosties.

L'être au centre de l'histoire

La route des épices devait être découverte est une autre de ces grotesques, nourrie par la convention des historiens, qui faute d'avoir trouvé les véritables fondements des critères d'actions des hommes, prêtent aux nécessités économiques la puissance motrice des décisions, et jugent le passé selon les modalités de pensée qui sont celles de notre siècle.

Comment Magellan se serait-il lancé, en 1520, dans *la quête de la route des épices*, quand lui-même, dix ans plus tôt, avait participé à la découverte de ces îles, en compagnie de son ami Francisco Serrão ? Quand il entreprend son fameux voyage, les Moluques étaient déjà connues, colonisées, et Serrão en était le vice roi ! L'explication économiste, géostratégique des historiens ne tient pas. Mais elle est commode : elle évite d'aborder l'aspect personnel de l'aventure, comme si les événements, construisant l'Histoire, pouvaient se dérouler en dehors du fait humain. Comme si des abstractions, des constructions intellectuelles réalisées a posteriori étaient maîtres d'œuvre des initiatives passées. Il convient de remettre les individus au centre de l'Histoire, car ce sont eux qui la vivent, la construisent, la subissent : ils en sont acteurs, instruments, héros, et victimes.

C'est en compagnie de son ami de jeunesse, avec qui il avait été page, que Magellan embarque sur l'un des bateaux de la flotte de Don Francisco de Almeida. Ensemble ils doublent le Cap des Tempêtes, franchissent le détroit du Mozambique, conquièrent Mombassa et débarquent aux Indes, à Cannanore dont ils prennent possession après de lourds combats. C'est encore en compagnie de son ami Serrão que Magellan arrive à Malacca, en Malaisie, gouverné par le Sultan Mahmud qui les reçoit en grandes pompes, mais dont le but inavoué consiste à s'emparer des navires portugais. Tandis que Serrão reste à terre, Magellan monte la garde à bord des navires. Alerté par des espions qui lui révèlent le complot du sultan, il descend dans une chaloupe, accoste et sauve in extremis son ami. Près de soixante portugais sont pris. Mais Francisco Serrão est sauf.

Nous retrouvons nos deux amis, dans les expéditions d'Albuquerque. Tous deux participent au siège et à la prise de Malacca en 1509. Tous deux sont de considérables acteurs dans l'ouverture de cette voie donnant enfin un accès direct aux îles Moluques, à la Chine et à Cipango (Japon). C'est à Malacca que Magellan achète un esclave : Enrique, qu'il emmène avec lui au Portugal. D'Albuquerque confie à Serrão le soin d'ouvrir, d'explorer les espaces nouveaux. Son navire échoue sur les récifs de l'île Lucopino. La chance lui sourit, il est sauvé par un navire qui, revenant de Malacca, rejoint... les Moluques qu'il recherchait. Il débarque sur l'île d'Amboine, l'une des trois Moluques, s'y établit. S'intègre à la population. En devient le vice-roi. Fonde un comptoir. Epouse une indigène dont il aura des enfants.

Pendant ce temps, Magellan, rentré au Portugal, tombe en disgrâce. Nous sommes en 1513. Il se heurte à l'ingratitude du pouvoir. Accompagné de son esclave et ami Enrique de Malacca, il cherche à convaincre autour de lui de la nécessité de poursuivre les explorations des Indes, par l'Ouest. Le pari semble absurde, dans la mesure où la voie est déjà exploitée par l'Est.

Veut-il démontrer que la terre est ronde ? Engager un coûteux voyage pour appuyer la vérification de ce qui n'est déjà plus qu'un lieu commun de la pensée, depuis que Christophe Colomb en a colporté l'idée en s'appuyant sur le célèbre Zohar, ouvrage daté du 12^{ème} siècle, rédigé en Espagne par Moïse de Léon, qui en expose si longuement la thèse, dans le cinquième volume, précisant l'existence des pôles. Partir vers l'Ouest, pour rejoindre les Moluques auxquelles on accède si facilement par l'Orient, n'est-ce pas, pour les géographes portugais, une fanfaronnade ?

Magellan ne cherche pas à démontrer quoique ce soit. Moins encore les idées admises. La terre est un globe. Chose connue à son époque. La route des Moluques ? Les Portugais la connaissent, Francisco Serrão y réside... Mais quelle obsession hante alors l'esprit du navigateur ?

C'est tout d'abord celle de naviguer. Prendre la mer.

Magellan est avant tout un marin. Ce qu'on appelle un „loup de mer“ que nulle tempête, nul amour, nulle femme ne puisse retenir au port. Partir, naviguer, affronter les éléments, faire corps avec l'Océan. Telle est sa motivation première. Tout le reste n'est que prétexte au départ. Découvrir des terres ? Tracer une route maritime ? Si cela fait plaisir à Sa Majesté, pourquoi pas. Mais rien ne hante davantage le marin que l'esprit de la mer. Commander un équipage, braver les vents ou ne faire qu'un avec eux, c'est cela qui pousse le navigateur à concevoir son tour du monde. Faut-il préciser que l'étendue des connaissances maritimes de l'époque était plus vaste qu'on ne le soupçonne ? L'Amiral se lance à l'aventure, non pour découvrir que la terre soit ronde, mais c'est parce qu'il sait qu'elle l'est qu'il réalise le périple. Reste à trouver une argumentation qui convainque les mécènes — le pouvoir — de lui confier un commandement.

Ne recevant pas l'approbation du roi du Portugal, qui ne trouve nul intérêt dans ce projet — et pour cause: les Îles des Épices sont déjà connues et gérées par le Portugal — Magellan se morfond. Mais des nouvelles lui parviennent de son vieil ami Serrão, qui lui écrit régulièrement depuis son île. Les services postaux de l'époque fonctionnaient étonnement bien, grâce à un système de relais permettant à une lettre émise aux Indes de parvenir à Lisbonne en 6 mois. *Me voici vice-roi de Ternate*, lui écrit son compagnon, *je possède un pays plus vaste et plus riche que le continent découvert par Vasco de Gama !*

Magellan doit à tout prix retrouver son ami : *par la voie habituelle ou un autre chemin*, lui répond-il, sans doute selon un accord qu'ils ont décidé d'observer lors de leur séjour commun à Malacca. Les deux amis sont, depuis leur enfance, deux partenaires devant se rejoindre en un point fixe, chacun y parvenant par une route différente. Dans son livre de référence *La Face cachée du cerveau*, Dominique Aubier explique les inductions inhérentes à la structuration des cycles vivants : il apparaît que nous sommes, dans l'histoire de ce tour du monde, en présence d'une structure que forment les deux navigateurs portugais. Ensemble, ils forment une unité composée de deux polarités, chacune agissant selon son génie propre, selon l'esprit de son inclination. Chacune couvrant une route en direction opposée de l'autre, se rejoignant toutes deux au point nodal philippin. Aucun obstacle ne peut entraver la décision de Magellan, si fermement résolu à retrouver Serrão que le chroniqueur du voyage, Antonio Pigafetta, prendra note de cette obsession. Résolution non pas psychologique, mais subordonnée au poids de l'unité structurelle qu'il compose avec Serrão.

Est-ce la puissance de ce lien qui précipite les événements ? Magellan écrit au roi d'Espagne, Charles Quint. En moins de 5 jours, la réponse lui parvient depuis Madrid ! Est-ce la force de la structure Serrão/Magellan qui accélère la vitesse des courriers ? Le Temps est de la partie. Est-ce lui qui ordonne la nécessité de proches retrouvailles avec son compère ? Magellan est convoqué. Il rencontre Charles Quint, le plus puissant des monarques d'Europe, en personne. L'entretien a été minutieusement préparé.

Conseillé par son beau-père Diego Barbosa, l'influent alcalde de l'Arsenal de Séville, Magellan fait valoir au jeune empereur les aspects économiques de l'affaire : concurrencer le Portugal en contournant le globe par un passage dont il a, non pas l'intuition, mais la certitude, ayant découvert un manuscrit à *la Casa de Indie e da Guinea*, où étaient conservés les documents les plus précieux de la géographie de l'époque : une carte d'un certain Martin Behaim, tracée à Nuremberg en 1492, qui laisse entrevoir un passage au Sud du Brésil. Et que penser de ce globe de Johann Schoener, 1515, qui indique clairement ce passage vers le Sud ? Il propose au monarque de monter une expédition afin d'identifier ce passage qui, selon les cartes, se trouverait à 40 degré de latitude. Un accord secret prévoit que sa flotte traverse le détroit et se rende de *l'autre côté*, là en effet, le traité de Tordesillas daté de 1494 qui coupe le monde en deux à partir d'une ligne tracée à 300 lieues à l'Ouest des Açores n'entrerait plus en vigueur. Ou de manière si incertaine que toutes les interprétations en sont possibles. Ce traité prévoit que les terres situées à l'Ouest de cette ligne appartiennent à la couronne d'Espagne. Celles situées à l'Est revenant au Portugal. Qu'en est-il de l'Ouest et de l'Est de l'autre côté du globe, quand les deux directions se rejoignent ?

Ce sont là conjectures politiques. Magellan n'y porte pas d'intérêt. Pour l'Amiral, ce qui doit aboutir, ce ne sont pas ces spéculations politico-stratégiques. Ce qui le motive et le conditionne, c'est l'idée, la nécessité, l'obligation d'essence structurelle de retrouver, de l'autre côté du globe, l'ami qui espère sa venue. Le chroniqueur Antonio Pigafetta évoquera, lors du voyage, cette mystérieuse force qui semblait guider le marin dont le véritable projet, le projet personnel, était derejoindre son acolyte et partenaire Francisco Serrão. L'Amiral n'en dévoilera rien à la commission qui le convoque à Séville. Prié d'exposer son projet en détail au redoutable cardinal Fonseca, Evêque de Burgos, président de la *Casa de Contratación*, il conçoit au contraire un discours appuyé sur des arguments politiquement recevables. Accompagné du géographe Faleiro, il présente à l'Evêque un globe terrestre et démontre que, si ces îles couvertes d'or, de giroflles, de poivre, de cannelle, reviennent de droit à la couronne d'Espagne, leurs habitants rendant allégeance au Roi, recevraient la communion et deviendraient autant de fidèles soumis à la religion du Christ.

L'Evêque est subjugué, Charles Quint, séduit. Le roi signe un contrat en bonne et due forme avec le navigateur. Magellan peut enfin donner corps à son rêve. Ce rêve qui n'est ni de conquérir ni de s'enrichir. Ni asservir. Ce rêve, c'est de tenir un pari. Promesse qu'il a faite à Francisco Serrão de le rejoindre aux Moluques, dans l'île d'Amboine, en prenant une route opposée à la première qui les y avait conduits ensemble des années plus tôt.

Antonio Pigafetta (narrateur)

Le jeune lieutenant Antonio Pigafetta fut l'un des 18 survivants de ce tour du monde.

Natif de Vincenze, (1491) en Italie, il accompagne en Espagne le nonce apostolique Francesco Chiericati dont il est le secrétaire. Sa recommandation lui permet de s'embarquer sur la flotte de Magellan, au grade de lieutenant. Pigafetta prendra soin, tout au long du voyage, de noter tous les événements : observations tant psychologiques des caractères, que description de la vie à bord. Il rédigera un „lexique des langues indigènes“ intitulé *Vocabole des Géants de Patagonie* qui constitue le premier relevé du vocabulaire téhuelche connu. Il établira également un dictionnaire de *la langue des peuples gentils des îles Malluques*, ainsi qu'un premier lexique de la langue des Philippines.

Son journal de bord est un témoignage historique de première main. Prolixe, il est écrit sur le vif. Ce qui permet une lecture en direct des événements. C'est un reportage, dans toute sa force, sa vitesse et son rythme que Pigafetta nous propose. La sincérité de son récit ne fait aucun doute. Il n'épargne aucune vérité. Sa plume ne rend compte qu'à elle-même. Il n'écrit pas pour un public qu'il s'agirait de séduire. Seule compte la relation exacte des événements. Que les hommes souffrent de la faim, qu'ils mangent les rats, qu'ils se mutinent, tout cela il en parle. Il mentionnera la violence de la répression ordonnée par Magellan pour mater la mutinerie, assistera à l'exécution des meneurs. Mais relèvera également l'humanité de son capitaine qui porte lui-même secours aux blessés. Ses descriptions des peuples rencontrés, de leurs mœurs, rites et traditions observées à chaque escale, constituent de précieux documents ethnologiques qui ne subissent aucune distorsion, le regard du chroniqueur étant singulièrement pur. Rien, en effet, ne semble surprendre le jeune reporter dont le tempérament paraît étonnement trempé. Ne bénéficiant d'aucun avantage particulier à bord, il est prié de se rendre utile, partageant la vie de l'équipage, souffrant comme lui. Il se bat, l'épée à la main, endure le froid, la tempête au large du Cap de Bonne Espérance et connaît le désespoir dans la longue traversée de l'Océan Indien. Il voit mourir un à un tous ses compagnons. Ne sachant s'il survivrait à cette aventure, il n'en tient pas moins son journal avec régularité, s'accrochant à la plume comme un exercice quotidien de survie, tout en restant discret sur lui-même.

A son retour, Pigafetta est reçu chevalier de Rhodes en 1523. Il publie son journal, rédigé en un italien, mêlé de dialecte vénitien et d'espagnol, truffé de vocabulaire recueilli dans les îles Philippines. L'exemplaire le plus ancien de son œuvre, datée de 1525, se trouve à la bibliothèque Ambrosienne, à Milan. Son titre est :

*Notizie del Mondo Nuovo
con le figure de paesi scoperti descritte da
Antonio Pigafeta vicentino cavaglier di Rodi.*

Enrique de Malacca

Au témoignage rapporté par Antonio Pigafetta, complété par des éléments issus du carnet de bord du pilote Francisco Albo et des lettres de Magellan, il a paru indispensable d'insérer une perspective inédite en contrepoint : celle d'Enrique de Malacca, de son vrai nom Panglima Awan, l'esclave que Magellan acheta lors de son séjour dans les Indes. Sans doute originaire des îles Philippines dont il maîtrisait la langue, il accompagna Magellan pendant près de 15 années. Il le suivit au Portugal, puis en Espagne. Il s'embarqua sur *la Trinidad*, la nef amirale. Magellan, par une disposition testamentaire, avait prévu son affranchissement. Étant revenu à son point de départ bien avant que les européens n'aient achevé leur voyage, c'est l'esclave Enrique, de toute évidence, le premier homme à avoir accompli le Tour du monde. En illustration sonore, le contrepoint d'Enrique, donné en Tagalog, restitue cette vérité encore peu admise.

Eléments techniques

Dans cette adaptation, nous avons mis en lumière l'aventure humaine, par-delà l'histoire linéaire relatée par les chroniques. Nous avons brisé les logiques historicisantes officielles qui n'établissent l'Histoire que sur les dates et les faits et qui justifient les événements selon des critères d'une rationalité étroite. Ainsi, cette adaptation s'inscrit non seulement dans le temps réel vécu des navigateurs, mais elle pénètre leurs motivations profondes, secrètes, non consignées mais lisible dès lors que l'on écoute les palpitations de leur coeur. Qui peut croire que Magellan, richissime gendre de Diego Barbosa, Alcalde de l'Arsenal de Séville, ait entrepris son voyage pour de l'argent ? Qui peut croire qu'il ait tenté de démontrer que la terre soit ronde alors que cette réalité était déjà connue à son époque ? D'autres raisons ont poussé cet homme à entreprendre son fabuleux voyage. L'histoire d'une amitié... Deux amis d'enfance ayant parié sur leurs retrouvailles à l'autre bout du monde...

Pour en enrichir la réalisation, nous avons inséré des passages narratifs en italien et tagalog. Ce feuilleton fait appel à de riches illustrations musicales par thèmes : les personnages ont des caractères extrêmement trempés et ont chacun leur propre « musique » vivante. Les thèmes dramatiques appellent également à des musiques particulières, liées au lieux, au temps, aux événements.



Poulie marine en forme de violon, photographie © Fabrice Huitorel

L'Equipage du projet radiophonique

Magellan, le Premier Tour du Monde

Les auteurs de l'adaptation

Edoardo Flaccomio (traductions)

Edoardo Flaccomio vit et enseigne à Bari (Italie).

Linguiste émérite, il est le traducteur Italien de plusieurs ouvrages de référence, comme *La Face cachée du Cerveau* (éditions Dervy-Albin Michel) par D. Aubier.

Il a remporté le prestigieux prix de la Poésie de la ville de Bergamo pour son recueil *Poleri di Ossi*.

E. Flaccomio a traduit, tout spécialement pour cette adaptation, le précieux manuscrit médiéval d'Antonio Pigafetta, déjouant les énigmes d'un vocabulaire archaïque, le rendant intelligible à la compréhension moderne, tout en restituant l'intégrité, la force et l'élégance de ce témoignage exceptionnel.

Dominique Blumenstihl (adaptation, dialogues)

Prix radiophonique de la radio allemande Süddeutscher Rundfunk SDR (Karlsruhe), prix de la nouvelle du Journal de Bâle, prix de la Poésie de la Ville de Dijon.

A écrit plusieurs séries radiophoniques pour France-Culture dont :

— *Marine Drive, la fin du Voyage*, un feuilleton de 450 minutes, avec Bernard Pierre Donnadiou, Claire Viret, réalisé par Marguerite Gateau.

— *L'histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne (la Conquête du Mexique)*, une série de 15 épisodes, d'après le récit du Conquistador Bernal Diaz del Castillo et les lettres de Hernan Cortes, avec Armando Uribe dans le rôle de Bernal Diaz, réalisation Jacques Taroni.

— *Sergius et Moïra*, dramatique radiophonique, avec François Marthouret.

Il a adapté pour la radio le roman d'Alejo Carpentier *Los Pasos Perdidos*.

D. Blumenstihl est également l'éditeur d'une série d'ouvrages, dont une exégèse de Don Quichotte, en trois volumes, par l'écrivain Dominique Aubier, publiée aux éditions MLL.

Olivier Verger (réalisation et musique)

Olivier Verger est à l'origine prestidigitateur. Homme de spectacle, il maîtrise aussi bien la scène que la réalisation : cinéaste, il a réalisé le documentaire *Toro, Mythe et métaphysique de la corrida*. Concepteur de sites internet, magicien des couleurs et metteur en scène, tout ce qu'il touche s'éclaire de grâce...

Remerciements

Nous adressons tous nos remerciements à :

Dominique Aubier, dont l'ensemble de l'œuvre et notamment *La Face cachée du Cerveau* a permis de saisir la réalité systémique vivante de l'histoire de ce Premier Tour du Monde.

Son Excellence Monsieur l'Ambassadeur des Philippines à Paris, M. José Abeto Zaide qui nous honore de son amitié et qui a bien voulu endosser le rôle de Panglima Awan (Enrique de Malacca), le véritable premier homme ayant fait le Tour du Monde,

Professeur Ernesto Lapu, New York, auteur de *Ang Unang Espanyol Pinas, pirasong Bayan* qui a mis gracieusement à notre disposition sa traduction en tagalog du récit d'Antonio Pigafetta,

Mme Luisa Zaide pour son efficace coordination des enregistrements en Tagalog,

Mme Anika Fernandez, de l'Ambassade des Philippines, dont l'aide a été très précieuse,

Dr. Jing de la Rosa, IFAD (Rome), qui m'a fait découvrir l'âme des Philippines,

Francesca de la Rosa, (Rome), lots of love !

Les jeunes moussaillons, Kimberly et Carlo, qui apportent leur sympathique fraîcheur en Tagalog, ainsi qu'Isaé Verger qui nous a aidés dans l'organisation des enregistrements,

M. René Labiste, grand marin devant l'Éternel, qui m'a conseillé de loin,

Mme Marie-Michèle Jolibert, qui a facilité la traduction des textes espagnols,

M. l'abbé Goujet ☩ de la paroisse de Damville qui nous a gracieusement prêté ses locaux et le jardin paroissial,

Mme Christine Lacomble et sa troupe de théâtre L'Almendra à Rouen,

M. Cluizel qui a apporté son mécénat à la réalisation de ce projet.

**Nous exprimons notre gratitude à tous les membres d'équipage enrôlés à bord, offrant généreusement leur temps et leur énergie à hisser les voiles pour ce grand voyage.
Sans vous, les vents auraient été moins favorables...**

Antonio Pigafetta (voix française)	Frédéric Thomas
Antonio Pigafetta (voix italienne)	Dimeo Giovani
Magellan	Nicolas Dégremont
Le sultan Mahmud/le roi de Tidore	Patrick Bosché
Francisco Serrão	Pascal Fructus
Enrique (Panglima Awan)	José Abeto Zaide
Diego Barbosa	Jean-Claude Saint Loup
François Ier	Guy Passajluk
Cardinal Fonseca	Claude Callet
Charles Quint	Pierre-Bruno Genon-Catalot
Voix d'enfant philippin	Carlo Tesado
Voix d'enfant philippin	Kimberly Estayo
Don Juan de Cartagena	Eric Monplay
Joaõ Serrão	Yoann Bonvoisin
Luis de Mendoza	Denis Leblond
Juan de Eloriaga	Yannick Giquel
Gaspar de Quesada	Franck Duprix
Quartier-Maître / Matelot	Pascal Gallot
Quartier-Maître / le roi Lapulapu	Philippe Canthelou
Espinoza	William Zimmermann
Alvaro de Mesquita	Christophe Barandon
Estevao Gomez	Alain Roux
Le roi Calambu	Laurent François
Le roi Humabon	Christophe Gilles
Le marchand more	Fabrice Humbert
Le neveu du roi	Marc Cluizel
Le roi Zzula	Olivier Hollard
Juan Carvalho	Alain Poclet
Le roi Raïa Siripada	Jean Claude Sablière
De la Rosa, le Portugais	Christophe Maltier
Le roi de Bacchian /matelot 2	Stéphane Lethuillier
Francisco Albo	Léon Acounes
Duarte Barbosa	Benoît Omont
Présentation générique	Anita Covelli

